

LA FILLE PARFAITE

PAR NATHALIE AZOULAI.
P.O.L, 320 P., 20 €.

POURQUOI LA BELLE ADÈLE, mathématicienne de haut rang, « au sommet de sa gloire », s'est-elle pendue à son domicile un beau matin de juin, à 46 ans ? Pourquoi, malgré un mari aimant et un petit garçon adorable, malgré « tous les signes apparents du bonheur », cette « fille parfaite », « si accomplie », s'est-elle ainsi donné la mort ? Une énigme que son amie Rachel veut élucider, à l'aune de leur relation ambiguë, « cyclique », plus de trente ans durant, de 1988 à 2021, dont elle retrace les pleins et les creux en remontant le temps. Adèle et Rachel, même âge, même blondeur, devenues « inséparables » depuis le lycée, avaient bâti leur amitié sur un défi : la première excellerait en maths, la seconde en lettres.

Avec, à la clef, les encouragements de leur famille respective – le père d'Adèle, ingénieur d'origine modeste, ne jurant que par les équations différentielles, la structure de l'ADN et Euclide ; les parents très bourgeois de Rachel révérant Hugo, Kafka, Proust, Byron et consorts. Mais de l'amitié à la rivalité, de l'émulation à la compétition, il n'est qu'un pas... délétère. Au-delà du roman d'apprentissage, peut-être aux accents autobiographiques, la plume alerte et inspirée de Nathalie Azoulai, érudite sans être pontificante (une gageure), nous emporte comme une lame de fond : impossible de lâcher cette reconstitution dense, intelligente, entre l'enquête et l'introspection. D'autant que son propos affûté sur les sciences et la littérature, sur les femmes et les hommes, sur le déterminisme social et l'ambition, font particulièrement écho à notre époque.

DELPHINE PERAS

